

From

<http://bibliobs.nouvelobs.com/blog/la-vie-en-livres/20090222/10832/pondichery-porte-de-l-inde>

February 24, 2009

[Pondichéry, porte de l'Inde.](#)

Par Alette Armel (Écrivain)

Ce samedi 21 février une animation inhabituelle agite les rues autour de l'ashram de **Sri Aurobindo à Pondichéry**: c'est l'anniversaire de Mère, Mirra Alfassa, née à Paris le 21 février 1878 et jour de [darshan](#), mot sanskrit désignant la mise en présence du divin.



©A.A.

Attente devant l'entrée de l'ashram, un jour ordinaire

Jusqu'à ce que Sri Aurobindo en 1950, puis Mère en 1973 quittent leur corps (expression consacrée exprimant la conviction indienne que la mort n'affecte que l'enveloppe charnelle), ils sont apparus à cette occasion, assis dans une pièce ou à un balcon. Désormais, les jours de *darshan*, ceux qui affluent par cars entiers partagent un temps de concentration autour des tombeaux de Mère et Sri Aurobindo réunis dans la cour de l'ashram, puis ils ont accès à la chambre de l'un ou l'autre des fondateurs, pour une méditation personnelle.



©A.A.
Façade de l'Alliance française

Je viens de passer trois semaines à Pondichéry. J'ai vécu dans la «ville blanche», où la France possède encore des demeures à l'architecture coloniale et aux murs jaunes ([Institut français](#), Consulat, EFEO (Ecole Française d'Extrême-Orient), [Alliance Française](#), Lycée Français, Foyer du Soldat...) Dans cet ancien comptoir de la Compagnie française des Indes occidentales, un code couleur permet d'identifier le propriétaire des bâtiments de la «ville blanche» : jaune, donc, pour la France, gris, pour l'ashram, blanc, pour le [gouvernement de Pondichéry](#). Le gris, très nettement, domine.



©A.A.
Lakshmi, l'éléphante sacrée, devant le temple de Ganesh

A deux rues de l'ashram, avant même de traverser le canal qui sépare la «ville blanche» de «la ville indienne», le temple hindou de Ganesh, Manakula Vinayagar Koil, occupe toute une ruelle. Des marchands entourent le temple où, le soir, se bousculent les dévots. Ils commencent par une offrande à Lakshmi, l'éléphante, qui donne sa bénédiction en caressant de sa trompe la tête de ceux qui ont fait un don. A 8 heures du soir, le temple ferme. Il m'est arrivé, allant dîner, de croiser Lakshmi, traversant une rue de la «ville blanche» presque déserte: un enfant la montait hissé sur son cou et le cornac la précédait vers son lieu de repos... vision à la limite du fantastique pour une occidentale et, en fait, scène de la vie ordinaire. Le travail était terminé. Les 5000 hindouïstes qui fréquentent le temple chaque jour avaient reçu le *vibhuti* (cendre sacrée) dont ils ornent leur front et avaient emporté pour leur autel familial du *prasadam*, offrande de nourriture faite aux dieux, bénie puis redistribuée aux fidèles. L'ordre du monde était respecté, celui selon lequel chacun sent couler en soi *«le fleuve mystérieux de la Divinité qui, depuis des millénaires, irrigue la terre et l'âme de l'Inde»*.

Cette phrase est tirée de *Promenade en Inde*. Alexandre Kalda, ami de Christine de Rivoyre et - entre autres - de [Bernard Pivot](#), en a envoyé en janvier 1996 le manuscrit chez Grasset, juste avant sa mort accidentelle sur la plage de Pondichéry: depuis plus de vingt ans, il vivait à l'ashram sous le nom d'Archaka et enseignait dans son école internationale fréquentée par des jeunes venus de toutes les régions de l'Inde. Dans cette école totalement atypique, le français est la langue première enseignée avec le sanskrit avant la langue maternelle - hindi, tamoul, bengali, oriya - et l'anglais: le français vit à Pondichéry par l'Alliance française, par le Lycée français, mais aussi par l'école de l'ashram.

Le livre d'Alexandre Kalda est considéré par les Indiens eux-mêmes comme l'un des plus justes écrits sur leur pays, sur leur aptitude à être dans la présence du divin, mais aussi à déployer, par le biais de légendes divines, un savoir que confirment les découvertes les plus récentes en matière d'astrophysique, à inventer le zéro avant les arabes tout en *«n'utilisant pas ce qu'ils savent selon nos schémas utilitaristes, mais selon un autre programme que, dans notre hâte de dominer et de posséder matériellement, nous avons négligé.»*

La relation au divin, la grande affaire de l'Inde, a ramené Malraux à plusieurs reprises dans ce pays, des années 1930 au milieu des années 1970, juste avant sa mort, pour poursuivre un dialogue avec la statuaire des grottes sacrées et des temples, avec Nehru, mais surtout avec ses hantises personnelles, ses lancinantes questions sur la mort et sur le sens de la vie: *«L'évidence fondamentale de l'Occident, chrétien ou athée, est la mort, quelque sens qu'il lui donne - alors que l'évidence fondamentale de l'Inde est l'infini de la vie dans l'infini du temps : «Qui pourrait tuer l'immortalité?», écrit-il dans les Antimémoires, son livre sous-tendu par ses réflexions sur l'Inde, publié en septembre 1967.*

Quelques mois plus tard, le 28 février 1968, à quinze kilomètres de Pondichéry, avait lieu la cérémonie officielle [d'inauguration d'Auroville](#). Cette ville universelle, n'appartenant à personne en particulier mais à l'humanité dans son ensemble pour

qu'hommes et femmes de tous pays puissent y vivre en paix et en harmonie au-delà de toute croyance, politique et nationalité a été fondée par Mère - celle dont l'ashram, ce 21 février, célèbre l'anniversaire de la naissance. Au centre de la ville s'élève la sphère du Matrimandir, lieu de «concentration», sans fleurs ni encens, lui aussi issu d'une vision de Mère et construit en 40 ans par une armée de volontaires venus du monde entier et d'ouvriers tamouls, selon les plans de l'architecte français [Roger Anger](#) qui se sont heurtés à des obstacles matériels et techniques colossaux.

Seule l'Inde peut accepter la présence de cette ville de 2000 résidents, parmi lesquels 816 indiens mais aussi 298 français et dont les statuts - qui ont donné lieu à beaucoup de débats et de déchirements à l'intérieur même de la communauté aurovillienne - sont totalement atypiques : par exemple, les aurovilliens bénéficient d'un type spécial de visa leur permettant d'échapper à l'obligation faite à tout français séjournant en Inde de revenir en France tous les 6 mois pour demander un nouveau visa.

Auroville est une ville où les individus se construisent - ou parfois se détruisent - au contact d'une nature souvent hostile et parfois paradisiaque, d'une communauté exigeante tendue vers la recherche de cette perspective, typiquement indienne - même si on la retrouve chez Teilhard de Chardin - d'un avenir surhumain pour la race humaine. C'est l'objectif fixé par Sri Aurobindo et Mère à tous ceux qui se sont rassemblés autour des entreprises qu'ils ont initiées, recherches de type yoguistes, intellectuelles, supramentales mais aussi organisations qui fonctionnent. A Auroville, la cuisine collective utilise un concentrateur solaire alimenté en énergie par 1100 petits miroirs posés sur une structure en ferrociment, la communauté française «Aspiration» a créé la société Aquadyn qui commercialise en Inde et en France une fontaine d'eau potable filtrée et dynamisée «Mélusine», les fermes biologiques dispensent leurs produits dans les supermarchés des environs: la ville se veut exemplaire sur le plan des techniques de construction respectueuses de l'environnement, de la qualité de l'alimentation et de l'eau.

Quant à *«l'ashram, c'est un phalanstère qui a réussi»*: m'a déclaré un ancien directeur de l'Institut Français, fort critique par ailleurs des [idées de Mère et de Sri Aurobindo](#). A la retraite depuis des années, il continue de vivre à Pondichéry, dans cette Inde à laquelle il a lui aussi voué son existence et ses recherches, et qu'il n'envisage pas de quitter.



©A.A.
Mission Street

Dans la «ville indienne», le samedi et le dimanche, les commerces font le plein d'acheteurs venus d'environs parfois lointains: ancienne ville franche, Pondichéry est un centre commercial important, qui a longtemps profité de la prohibition de l'état voisin le Tamil Nadu, et aussi réputé pour ses deux artères commerçantes - M.G. Road (Mahatma Gandhi Road) et Mission Street - où le capharnaüm des klaxons de scooters, voitures, camions, bus est incessant, pour son «Sunday Market», libre déballage hebdomadaire sur les trottoirs et pour son Marché Goubert, immense marché couvert où l'on vend poisson, légumes, fruits, fleurs...



©A.A.
Fleurs au marché

Au crépuscule, l'appel à la prière descend des quatre mosquées de la ville indienne, une odeur d'encens et de beurre clarifié (avec lequel on oint les statues) sort des multiples temples hindouïstes, des processions parcourent les rues autour de statues de la Vierge ou d'un dieu du panthéon hindou, les cris des corbeaux sont peu à peu remplacés par le croassement des grenouilles et sur le bord de mer où les véhicules à moteur sont enfin interdits et où les appels des klaxons se font lointains, les indiennes en saris colorés, les ashramites, les occidentaux, les vendeurs ambulants qui font tinter leur clochette, les bandes d'adolescents qui plaisantent les touristes, tous se côtoient. La ville est favorisée sur bien des plans, dont celui de la tolérance des communautés entre elles. Certains s'assoient, un peu à l'écart, face à la mer, dans une attitude de méditation qui leur est naturelle.



©A.A.

Le bord de mer au crépuscule

Ville où la présence française demeure à multiples facettes, Pondichéry est profondément indienne. Après quelques jours de présence, séduits par l'appel des boutiques de tissu incroyablement bon marché pour qui possède des euros, les occidentaux adoptent un code vestimentaire spécifique: adapté au climat, décontracté, avec des coupes larges et floues, et, pour les femmes, des étoffes aux couleurs chatoyantes, toujours propres malgré la chaleur, et impeccablement repassées.



©A.A.

Statue de Ganesh recevant des offrandes des dévôts.

Pondichéry est pour les Français une porte privilégiée pour entrer en Inde, univers imprégné depuis des millénaires par une relation au divin ignorant le péché originel et la culpabilité, aux codes pouvant paraître étranges. Son atmosphère d'une grande douceur offre à ceux qui se laissent porter, déposant les armes de l'ironie et abandonnant les idées préconçues, la possibilité d'une expérience d'une singulière richesse.

Dans l'avion du retour, j'ai relu *Nocturne indien* d'Antonio Tabucchi: j'en comprenais enfin chaque mot, chaque phrase évoquait pour moi une scène récemment vécue, jusqu'à des détails dont je n'avais gardé aucun souvenir. Comme le personnage, comme Jean-Hugues Anglade l'acteur du film qu'en a tiré Alain Corneau, j'éprouvais qu'à la fin de tout récit d'une plongée en Inde, quelque chose d'autre commence...